inspirant * positif

happinez

PENSER AVEC LE CŒUR



FENÊTRE SUR L'INVISIBLE
Rencontre avec... Pierre Yonas

Andrea Owen

Thierry Janssen

Anaïs Gauthier

se relier

L'art d'être pleinement attentive

Alliance céleste | Recontre avec l'inconnu | L'équilibre japonais

Retour à Santorin | **Célébrer votre existence**

L'amour, c'est rencontrer quelqu'un qui vous donne des nouvelles de vous

happinez
se relier

Fenêtre sur l'invisible

Le souffle de la vérité

Depuis vingt ans, Stéphane Allix explore les marges du visible avec une approche rationnelle et sans jamais se départir de sa rigueur, comme en témoigne son nouveau livre, *La preuve* (Harper Collins). Le calendrier familial a récemment replongé le journaliste et écrivain dans son enquête la plus intime, celle qui l'avait libéré d'une blessure dont beaucoup trop d'enfants sont victimes, souvent au cœur même du cercle des proches. Sa réflexion percutante confronte le poids du déni au souffle de la vérité : une bourrasque salvatrice qui ouvre en grand la fenêtre donnant sur l'invisible.

Aurélie a été retrouvée morte en octobre 2010, tuée par son mari dans des circonstances longtemps restées mystérieuses. Quinze ans après le drame, j'ai décidé de tester sept médiums, un voyant et un mentaliste auxquels j'ai présenté une simple photo d'Aurélie. Ils ignoraient tout d'elle. Ils ne l'ont jamais rencontrée, ne connaissent rien de son histoire, pas le moindre détail de ce fait divers oublié. Et, en ce qui me concerne, au début des tests, je n'en savais guère plus. Je raconte cette enquête dans mon nouveau livre, *La preuve*. J'y présente les séances, les perceptions des médiums, du voyant, leurs ressentis, et le regard du mentaliste, je partage leurs explications, les réactions et remarques de la famille d'Aurélie, ainsi que mon analyse. Je ne suis jamais allé aussi loin. Pourtant, la vie après la mort est pour moi une réalité depuis longtemps. Je suis arrivé à ce constat, à l'instar de nombreux scientifiques, après des années d'investigation sur les expériences extraordinaires liées à la conscience, qui remettent en question nos certitudes bien fragiles au sujet du fonctionnement du cerveau. Mon travail avec des médiums sur une période de vingt ans a grandement nourri cette conviction que la mort n'est qu'un passage. Elle est encore confirmée aujourd'hui.
Aucune interprétation conventionnelle ne peut expliquer comment ces médiums ont pu entrer en contact avec une personne défunte depuis quinze ans, Aurélie, et obtenir d'elle des informations exactes. Cette expérience bouscule les certitudes et démontre que notre existence se poursuit quand la vie quitte notre corps. Elle apporte la preuve que les médiums communiquent réellement avec des défunts, et va plus loin : elle explique comment…
Ouvrir une fenêtre sur l'invisible : j'ai le sentiment que c'est devenu, en deux décennies, mon activité à plein temps. Pourtant, c'est une fenêtre sur un autre invisible que j'avais envie de partager ici aujourd'hui. Car l'invisible n'est pas seulement à l'extérieur de nous : il peut également être logé au cœur de notre être.
Cet automne, un membre de ma famille a célébré ses quatre-vingts ans. En prévision de la petite fête qu'il comptait donner pour l'occasion, il a discrètement fait savoir à ma mère qu'il ne souhaiterait pas que je sois présent. Lorsqu'elle me l'a avoué, cela m'a d'abord laissé sans voix. J'ai toujours aimé cet homme. Une fois passée la stupéfaction, j'ai compris pourquoi il ne voulait pas me voir à cette réunion de famille, et n'avait pas osé me le dire directement : il avait honte.

Il y a quatre ans, j'ai révélé avoir été victime d'inceste. Ce n'était pas lui que je mettais en cause. Tout au contraire. J'avais confiance en cet homme ; il avait même été parmi les premiers que j'avais mis au courant lorsqu'au décours d'un cheminement thérapeutique s'était levée l'amnésie traumatique qui m'enfermait dans l'oubli depuis plusieurs décennies, et que j'avais compris avoir été victime d'inceste. Ce fut une dévastation intense. Dans le chaos et la détresse de ce moment, cet homme m'avait immédiatement témoigné son soutien. Comme la plupart des autres membres de notre famille, d'ailleurs. On me croyait. On comprenait soudain. Certains m'avouèrent même ne pas en être surpris, vu

le peu d'estime qu'ils avaient pour le personnage que je désignais comme l'agresseur.
Le monde invisible de mon enfance.
Mais cela n'a pas tenu longtemps. L'agresseur est toujours en vie, et c'est un très vieil homme désormais. Aussi, finalement, le déni est revenu envelopper certaines personnes de ma famille. Pourtant, je sais n'être pas le seul concerné par les actes de cet homme, mais, malgré cela, un reposant silence a rapidement emporté oncles, tantes, cousins et cousines dans le confort de l'occultation dont ils avaient été brutalement privés par mes révélations. Ce n'est malheureusement pas très original. Elles sont exceptionnelles, les familles qui ne retombent pas dans la lâcheté après que l'ordre confortable du silence a été bousculé par le réveil si perturbateur d'une victime.

À l'exception de mon frère Simon, de ma mère et d'une cousine, tout le monde semble avoir replongé aujourd'hui dans le confort nauséabond du déni, à tout le moins du silence. Et pour se justifier, certains renversent même la charge de l'accusation. C'est moi qui suis maintenant montré du doigt, car j'ai rompu une forme de tranquillité en accusant « sans preuve ». Mais comment prouver un acte commis quarante ans auparavant ? Comment démontrer la justesse du cri qu'ose enfin le petit garçon oublié ? Le doute profite à l'accusé. Je peux comprendre cela de la part d'un juge. Je ne l'accepte pas venant d'hommes et de femmes autrefois si proches.

J'avais décidé de ne pas porter plainte. J'y avais renoncé parce que, d'une part, dans mon cas, les faits étaient malheureusement prescrits, mais aussi et surtout pour ne pas encore m'enfermer dans le rôle d'une victime incapable d'être entendue. Cela avait assez duré. La justice des hommes était, en ce qui me concerne, incapable d'être juste. Je sais sûr que c'est cela qui a aussi participé à cette forme de dilution du réel et à cette cécité sélective chez mes « proches ». Une évaporation de la gravité des faits. Et dans un édifiant tour de passe-passe, l'agresseur est devenu la victime. Ce vieil homme que j'accuse.

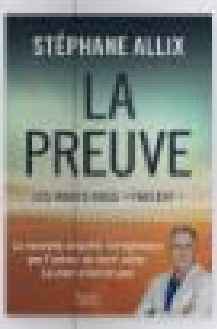
Dans le cas des violences sexuelles touchant des enfants et qui se révèlent tardivement, soit à cause d'une amnésie totale ou partielle, soit parce que le secret trouve enfin un interstice où passer, trop souvent la preuve matérielle n'est plus accessible. Des années, quand ce ne sont pas des décennies, se sont écoulées depuis les faits. C'est ce qui empêche tant de victimes d'être entendues, sans parler d'être crues. Cependant, le corps et la psyché des victimes gardent les traces de ces abus. Ces traces sont autant d'indices qui peuvent permettre de libérer la parole et d'entamer un travail de guérison. Mais encore faut-il accepter de les voir, ces traces.

Dans mon cas, elles ne sont pas recevables devant une cour de justice, mais n'en demeurent pas moins de bien réelles blessures dans mon esprit et dans mes entrailles. Une partie de ma famille n'a pas su les voir. Ou plutôt n'a pas accepté de les voir. Je ne suis même pas sûr de leur en vouloir. Leur médiocrité ne me surprend pas, elle est si commune. Qu'il est reposant d'être indifférent. Il faut en effet être courageux pour ne pas être indifférent à la souffrance des autres.
Durant l'immense majorité de ma vie, j'ai vécu sans savoir que j'avais été dévasté. Dans l'ignorance de ma blessure. Et puis la mémoire est revenue : elle a surgi de l'obscurité insondable de l'amnésie comme un coup de tonnerre incompréhensible, et même presque incroyable.

Et soudain, ce manteau gluant qui avait enveloppé toute ma vie comme s'il s'était agi de ma propre peau est apparu pour ce qu'il était réellement : une armure, une gangue protectrice et, en même temps, asphyxiante. Le manteau est tombé, me laissant nu devant le monde, fragile, tremblant, mais comme au début d'une liberté inconnue. J'ai dû tout réapprendre, tout reconstruire, tout redécouvrir. Je comprends enfin que j'ai le droit d'être heureux. Je comprends aussi pourquoi nous tenons tant à nos armures. C'est pour cela que je n'arrive pas à leur en vouloir. Moi, je suis libre désormais. Eux, j'en doute.

Aussi, je ne regrette rien, pas même d'avoir perdu une partie de ma famille. Car en ouvrant cette fenêtre sur l'invisible de mon enfance, j'ai guéri du traumatisme. Et cela est sans prix. Ma mère, comme mon frère Simon, a été choquée par les mots de cet homme que j'ai toujours aimé et qui me repousse aujourd'hui, car il a si peur de la vérité. Ma mère et mon frère. Ma seule famille désormais.

Voilà aussi pourquoi j'ouvre les fenêtres sur l'invisible. Car l'invisible cache parfois des secrets, des fantômes et des peurs. Et les fantômes n'ont pas vocation à le rester. Les fantômes n'existent que parce que nous ne voyons pas leur vraie nature. Comme la mort, ils n'existent pas. Ou, tout au moins, ils n'existent qu'à travers notre ignorance. Quand l'invisible devient visible, la peur disparaît. Quand on ouvre les fenêtres sur l'invisible, la vie revient.



La preuve, Harper Collins, octobre 2025.